

Zeitschrift: Le pays du dimanche
Herausgeber: Le pays du dimanche
Band: 1 (1906)
Heft: 21

Artikel: Pie X intime
Autor: [s.n.]
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-256149>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 12.01.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

— Il était très vieux et n'avait plus, le pauvre, tout son esprit à lui. Il est mort de chagrin parce que.... Peut-être ne le croirez vous pas, et c'est vrai pourtant ! parce que.... Bijou, un chat auquel il tenait, a quitté la maison et n'est plus revenu. Que voulez vous ? On eût cru un petit enfant pour l'entendement. N'empêche que nous avons eu beaucoup de peine, allez !

Du bout de ses doigts bruns, mais fluets, elle essuya deux larmes qui glissaient sur ses joues.

— Entrez, Monsieur, reprit-elle, ma grand-mère ne saurait tarder à rentrer, et si vous désirez l'attendre...

Je n'aurais pas mieux demandé que de rester quelques instants de plus avec cette charmante fille dont les yeux clairs, souriants en dépit de sa tristesse, donnaient un charme étrange à son visage hâlé de petite paysanne ; mais l'idée de revoir Laïde mettait un vague effroi au fond de mon âme comme si j'eusse été la seule cause de son deuil.

Je la quittai donc et elle ne me retint pas, mais elle me suivit des yeux, car, en me retournant, je remarquai qu'elle baissait brusquement la tête sur son ouvrage et je contemplai une minute son joli profil incliné, car, il n'y avait pas à dire, elle était jolie.

Il se passa bien ensuite six semaines avant que je fusse à même de quitter l'auberge, mais dans cette intervalle je questionnai quelques personnes sur les habitantes de cette chaumière, et j'appris ainsi que la vieille Laïde se trouvait dans la misère depuis la mort de son mari parce qu'on lui avait supprimé la modeste pension dont il jouissait. Maintenant elle n'arrivait même plus à subvenir à ses besoins, et sa petite-fille qui, de son métier, allait en journée pour coudre et repasser, n'ayant pas de travail régulier, allait être forcée de se placer servante. Que deviendrait alors la pauvre vieille, à son âge, isolée dans cette campagne ? Encore fallait-il que Malvine trouvât promptement une place.

Sans trop savoir pourquoi, je devins dès lors nerveux et inquiet, et, dans mon for intérieur, sans en rien dire à personne, je me surpris m'accusant de leur sort précaire.

C'était de l'enfantillage, car, enfin, le vieux Hyacinthe était, par son infirmité, condamné depuis longtemps ; mais, malgré moi, je pensais toujours à Laïde ainsi qu'à sa petite-fille dont le délicieux visage me suivait presque dans mes rêves, tant cela me faisait pitié de savoir qu'elle souffrait. J'en fus à ce point obsédé qu'un jour, n'y tenant plus, je demandai à mon père s'il ne voulait pas la prendre comme servante à l'auberge, lui affirmant qu'on la disait sage et travailleuse autant qu'avenante de visage.

Mais mon père refusa, alléguant que ce qu'il fallait à l'auberge, c'était une bonne grosse maman et non pas une fille jeune et jolie. Cette réponse me déconcerta et me peina beaucoup et le tantôt, poussé peut-être par le besoin de les savoir moins découragées, je retournai à la chaumière où, cette fois, je trouvai Laïde.

Elle me reconnut tout de suite, et Malvine lui ayant fait part de ma précédente visite, elle me remercia et me conta ses peines comme à un ami.

Bien qu'elle ne m'en priât pas, je lui promis de m'occuper d'elles deux. Mon père connaissait beaucoup de monde et nous trouverions bien quelque âme compatissante à leur détresse. Enfin, je les réconfortai de mon mieux et, en partant, les laissai plus confiantes en l'avenir.

IV

Huit jours après je leur fis une nouvelle visite, puis encore la semaine suivante.

Elles étaient de plus en plus pauvres et attendaient avec une impatience fébrile l'époque où aurait lieu la louée des domestiques, espérant que peut-être à ce moment, Malvine trouverait une place.

— Ah ! murmurait parfois Laïde en arrivant, dans sa misère, à plus regretter son mari pour ses modiques ressources que pour lui-même, ah ! si Bijou n'était pas parti ! Ingrat Bijou !

Hélas ! n'était-ce pas moi qu'elle eût dû accuser ? N'étais-je pas la cause indirecte de leur malheur ?

Oui, certes, et j'éprouvais une sorte de joie à m'en convaincre parce que, ayant causé le mal, rien n'était plus que juste de le réparer. Et je ne voyais qu'un moyen de le faire, un moyen qui faisait battre très fort mon cœur quand j'y réfléchissais.

Je... voudrais me marier, dis-je un jour à mon père, et, si vous y étiez consentant, je prendrais pour femme.... la petite Malvine dont je vous ai parlé.

— Celle-là que tu me conseillais de prendre servante à la ferme ? demanda mon père en fronçant ses sourcils, allons ! tu es fou !

— C'est que je lui dois une réparation, répliquai-je maladroitement.

Et, comme il me regardait, stupéfait de cet aveu qui lui paraissait impudent par sa désinvolture, je lui pris les mains, le forçai à s'asseoir et lui racontai — ce que je n'avais pas encore fait — l'aventure du fameux lapin de garenne fricassé par moi-même, auquel je m'étais bien gardé de goûter, et que mes camarades, payant chacun leur écot, car je n'étais pas, cette fois, rentré bredouille de la chasse, déclarèrent n'être qu'un vulgaire lapin de choux....

— Brigand, répliqua-t-il en riant ; tu nous servais là un singulier ragoût.

Il riait, il était désarmé. J'en profitai si bien pour plaider ma cause qu'il dut m'interrompre.

— Eh ! fit-il, que je la connaisse au moins, cette petite ! Je ne suis pas regardant aux écus, mais faut-il encore que ses qualités les remplacent avantageusement.

Je me levai et embrassai avec effusion, comme lorsque j'étais enfant, mon père, le meilleur père de l'univers.

V

Six semaines après j'épousai Malvine, et il y eut à cette occasion un si grand festin à notre auberge que tout le monde du pays en garde encore le souvenir.

Voici longtemps de cela et bien des événements se sont passés depuis. La vieille Laïde, qui vint demeurer chez nous où elle rendit grandement service par son travail, est morte, et mon père aussi. Nous les avons bien regrettés et nous les regrettons encore.

Il nous est arrivé, les premières années de notre mariage, une trinité de beaux garçons dont l'ainé — il a bien vingt ans aujourd'hui — n'a qu'une passion en tête : celle de la chasse. Mais s'il a mes goûts, il n'a pas la maladresse de mes débuts, et Tant-Belle, une descendante de Fend-l'air, est joliment frère de son maître.

Je ne lui ai jamais raconté à la suite de quel événement j'ai épousé sa mère ; ma chère femme elle-même l'ignore encore ; mais c'est égal, je ne croyais pas me préparer un avenir aussi tranquille et heureux, en tuant, un soir de méchante humeur, et pour ne pas rentrer bredouille au logis, le chat du vieux Hyacinthe.

Jean BARANCY.

Pie X intime

Promu à l'évêché de Mantoue, Monseigneur Sarto voulut revoir son ancien professeur et ami intime, Mgr Callegari. Il se rendit donc à Padoue, heureux de saluer par la même occasion le grand thaumaturge saint Antoine, si populaire dans toute la Vénétie. Arrivé de bon matin, il se rend aussitôt à la célèbre basilique, pour y offrir le Saint-Sacrifice. La mise des plus simples du nouvel arrivé éveille quelques soupçons chez le prêtre-sacristain qui, pour décharger sa conscience, lui demande son *Celebret*.

Monseigneur Sarto avait souvent prêché à Padoue et se croyait suffisamment connu : il n'avait donc pas cru se munir de cette pièce indispensable, il en résulta le dialogue suivant :

— Pourrais-je savoir, au moins, d'où vous venez ?

— Mais oui, je viens de Trévise.

— Vous y exercez sans doute quelque fonction ?

— Aucune, pour le moment.

— Comment ! vous n'êtes ni curé, ni vicaire, ni même simple coadjuteur ?

— Non, je vous l'assure, rien de tout cela.

— On manque cependant de prêtres à Trévise ; et vous n'y faites rien. Vos traits dénotent chez vous cependant une bonne intelligence !

— Non, je n'y fais plus rien pour le moment ; c'est absolument vrai.

— Regrettable ! extrêmement regrettable !... Au reste, ajoutez naïvement le prêtre-sacristain, je connais votre évêque que nous voyons souvent ici ; on dit qu'il vient de faire nommer son Vicaire général à l'évêché de Mantoue. Si vous le désirez, je lui parlerai en votre faveur. En attendant je vous autorise à célébrer la messe.

Le servant n'en reçut pas moins l'ordre de surveiller l'inconnu, et de faire un rapport exact sur la manière dont il se serait acquitté de ses fonctions saintes. Fidèle à la consigne, le servant fait ses remarques :

— Mais ce prêtre est un ange du bon Dieu ! Il a célébré avec une grande dévotion.

— Allons, fort bien, reprit le sacristain, dont la conscience se trouvait ainsi soulagée... J'étais inquiet, et je me reprochais déjà d'avoir accordé cette autorisation.

Après son action de grâces, aussi pieuse que l'avait été sa messe, l'inconnu demande à signer son nom sur le registre des célébrants. Quel ne fut pas l'étonnement de notre sacristain, lorsqu'il put lire : « Joseph Sarto, Evêque nommé de Mantoue ! » Embarrassé, le prêtre-sacristain ne sait comment s'excuser. « Bon saint Antoine, s'écria-t-il, que ne m'avez-vous inspiré à cette heure ! »

Mais Monseigneur Sarto, édifié de sa vigilance scrupuleuse, rit de bon cœur de cette aventure, embrassa le fidèle gardien, et l'emmena déjeuner au Palais Episcopal.

Inutile de dire que les relations nouées en de pareilles circonstances, allèrent s'affirmer de plus en plus entre l'Evêque et le prêtre.

La conscience du devoir est la garantie de l'estime.

Causerie du Docteur

Les maux de gorge chez l'enfant

Toutes les mamans doivent apprendre à lire au fond de la gorge de leurs enfants. Or, rien n'est plus délicat. Il s'agit de ne pas faire un faux mouvement, car l'enfant résiste, se déro-